Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie

Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève

Band: 26 (1978)

Artikel: Alexandre-Charles Grigny (1815-1867) : architecte de l'église Notre-Dame de Genève

Autor: Ganter, Edmond

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728666

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Alexandre-Charles Grigny (1815-1867) architecte de l'église Notre-Dame de Genève

par Edmond GANTER

La démolition des fortifications permit la construction d'une vaste église catholique sur la rive droite.

Après avoir consolidé son régime, James Fazy entreprit la réalisation de l'un de ses projets les plus chers: détruire la ceinture fortifiée qui entravait le développement de la ville.

Pour marquer son libéralisme, son gouvernement accorda, sur les parcelles ainsi récupérées, des terrains aux communautés religieuses et à la franc-maçonnerie. Plusieurs édifices nouveaux sortirent ainsi de terre: Notre-Dame (1850-1859), l'église anglaise (1853), la synagogue (1859), l'église russe (1865) et le temple unique qui devint par la suite l'église du Sacré-Cœur.

La communauté catholique accueillit ce don avec joie. L'église Saint-Germain, dans la haute ville, ne suffisait plus aux besoins d'une communauté en pleine croissance. Des projets de nouvelle construction sur la rive droite étaient dans l'air.

La loi accordant ce terrain fut votée par le Grand Conseil le 2 novembre 1850, répondant ainsi à une demande adressée dix mois plus tôt au Conseil d'Etat par M. Dunoyer, curé de Genève: *La population de la paroisse catholique de Genève est aujourd'hui de neuf à dix mille âmes, et l'église de Saint-Germain ne contient, sous la pression d'une gêne et d'une insalubrité insupportables, que douze cents places. Les catholiques qui habitent les extrémités de la paroisse, aux Pâquis, à la Servette et à Montbrillant, souffrent en outre de la position, excentrique pour eux, de l'église Saint-Germain.*

La communauté catholique était donc en possession, selon l'article premier de la loi, d'un *terrain de 3264 mètres carrés, soit 484 toises, à prendre sur le terrain des fortifications, sur l'emplacement où est actuellement le bastion royal, du côté de Cornavin.*

La construction d'un vaste sanctuaire fut alors décidée, mais les ressources manquaient, car la communauté ne se recrutait pas, à part quelques exceptions, dans les milieux les plus riches de la ville. Il fut donc décidé de faire largement appel à la générosité des pays voisins. Des prêtres quêteurs furent envoyés pendant dix ans à l'étranger.

Cette campagne, vigoureusement menée, avec la collaboration active d'un jeune ecclésiastique de talent, l'abbé Gaspard Mermillod, le futur cardinal, mériterait une étude approfondie, car elle démontre l'étendue de la solidarité internationale pour une œuvre dont la réalisation dépassait l'intérêt local.

Le pape Pie IX remit 1000 écus romains à M. Dunoyer, au cours d'une audience accordée le 3 janvier 1851, et lui donna une chaleureuse recommandation. De nombreux évêques tinrent à imiter le Souverain-Pontife.

A Paris, l'abbé Mermillod prit contact avec Ozanam, avec M. Desgenettes, le curé de Notre-Dame des Victoires, et avec l'élite des catholiques de la capitale.

La tâche était rude et l'intrépide quêteur écrivit au docteur Dufresne: *A Genève, Paris semble le Pactole; mais je vous l'assure, il faut bien suer et se courber pour quelques paillettes d'or à ramasser.*

L'œuvre de Notre-Dame bénéficia des générosités de Napoléon III, de François-Joseph, de Victor-Emmanuel, des cours de Bavière et de Saxe, du comte de Chambord, des plus

illustres familles françaises dont les armes, pas encore toutes identifiées, figurent au bas des vitraux des bas-côtés qui représentent les patrons des donateurs.

A Genève, les fidèles donnèrent 10 000 francs à une première souscription en 1855 et 13 000 francs à une deuxième en 1856, les souscripteurs appartenant à toutes les couches de la population.

LA PRÉPARATION DU TERRAIN

La préparation du terrain demandait un grand effort en raison de la solidité du bastion royal qu'il fallait araser. Cette tâche fut confiée à titre bénévole aux hommes des paroisses campagnardes.

Au point du jour, la délégation paroissiale désignée arrivait sur place au son du tambour, conduite par le maire ou un conseiller de la commune. Le travail se poursuivait jusqu'au soir. A midi, une soupe était distribuée, ainsi qu'une ration de vin.

Le prix de ce ravitaillement nous étonne par sa modicité. Citons à titre d'exemple les comptes du 25 janvier 1852 pour Chêne et Aire-la-Ville: *soupe 75 pots à 10 centimes: 7 fr. 50. Vin 25 pots à 28 centimes: 7 francs.* Le montant total à la charge de l'œuvre se montait donc à 14 fr. 50.

Quatre mille vingt-neuf journées de travail furent ainsi fournies par 1773 hommes. Les records de participation furent battus par Compesières: 580, Grand-Saconnex: 387, Chêne: 346.

Un compte rendu était remis chaque jour au curé de Genève: *Jeudi 30 janvier: Aujourd'hui la journée a été avantageuse pour l'entrepreneur. La commune d'Hermance s'est signalée par son travail et sa bonne conduite.* Plusieurs protestants de Chambésy et de Pregny tinrent à participer au chantier.

Cette campagne bénévole permit d'économiser des sommes importantes qui furent affectées à la construction de l'église. Son souvenir est resté vivant. Dans mon enfance, j'entendis encore parler du fameux pot de soupe et du verre de vin qui réconfortèrent tant de bonnes volontés.

L'ACCEPTATION DES PLANS

Parallèlement à ces travaux, les responsables de l'œuvre s'occupaient activement des plans de construction. Une grande église était désirée, non seulement en raison de l'accroissement de la population, mais aussi pour marquer la présence du catholicisme à Genève.

Le choix d'un architecte posait de délicats problèmes. Le succès de l'entreprise en dépendait.

Le milieu du XIXe siècle n'était guère favorable à un tel dessein. Le gothique-troubadour, dont l'abbatiale d'Hautecombe reste le meilleur exemple sur le plan monumental, s'en était allé avec Charles X. Le Napoléon III naissant ignorait l'inspiration sacrée. Bossans et Abadie n'avaient pas encore réussi à imposer le byzantin-roman de Fourvières et le néo-roman périgourdin de Montmartre. Le Saint-Sulpice était encore dans les limbes, pas pour longtemps.

On s'adressa fort heureusement à un fervent des formes médiévales authentiques qui, comme Viollet-le-Duc en France et Pugin en Angleterre, permirent un fugace renouveau gothique. Ces hommes de talent, injustement traités de plagiaires, restituaient l'aspect le plus pur du gothique à son apogée, construisant selon les méthodes anciennes avec probité et une remarquable habileté technique, se référant pour les structures et les détails aux meilleurs exemples anciens.

L'ÉTONNANTE CARRIÈRE D'ALEXANDRE-CHARLES GRIGNY

Les promoteurs de Notre-Dame entendirent parler d'un architecte du nord de la France, qui avait à son actif de nombreuses réalisations.

Convaincus de ses talents par une enquête, ils lui confièrent le mandat d'établir les plans du nouveau sanctuaire genevois.

Alexandre-Charles Grigny vit le jour à Arras le 8 avril 1815. Son père était un ouvrier qui devint, à force de travail, entrepreneur en bâtiment. Homme courageux, rude pour les

siens, il décida de mettre son fils en apprentissage chez un autre maître-maçon.

Il aimait à lui répéter cette sage maxime: *Quand tu sauras exécuter, tu sauras bien commander et être obéi.*

Alexandre Grigny fut chargé de quelques travaux chez les religieuses du Saint-Sacrement d'Arras. Un jour, la supérieure, qui visitait le chantier en cours, remarqua l'air éveillé de l'apprenti. Elle voulut l'encourager à être un travailleur probe et lui dit que, s'il continuait dans cette voie, elle lui confierait la construction d'une chapelle pour l'institution qu'elle dirigeait. Un tel projet était dans l'air, mais la religieuse n'attacha aucune importance à ses propos.

Le jeune homme, par contre, les prit pour une promesse formelle. Ils s'incrustèrent dans sa mémoire et marquèrent sa volonté. Ils furent à l'origine de son irrésistible vocation d'architecte.

Il se mit alors à étudier avec frénésie. A vingt ans, il voulut connaître le vaste monde et les travaux de ses devanciers. Un beau matin de printemps, il se mit en route portant ses outils de maçon. Il visita ainsi les plus beaux monuments médiévaux de France et de Belgique, prit d'innombrables croquis, fit de nombreuses observations et revint dans sa villa natale riche d'un bagage de connaissances et d'expériences.

Il s'établit maître maçon à Arras.

Trois ou quatre ans après ce retour au bercail, il apprit que la communauté du Saint-Sacrement s'apprêtait à construire une chapelle. Des architectes avaient été consultés. Des projets avaient été établis.

Sa déception fut immense, car il se souvenait des promesses de la supérieure, prises au pied de la lettre, qui furent à l'origine de sa vocation. *Il lui semblait*, écrit son biographe, *que la réalisation du saint monument, qui était devenu le rêve passionné de sa vie, qui l'avait fait ce qu'il était, ne pouvait appartenir qu'à lui; qu'en charger un autre, ce serait se rendre coupable à son égard d'un vol impossible* [1].

Grigny réunit tous les renseignements qu'il put obtenir sur le futur sanctuaire, son emplacement, ses caractéristiques. Puis il établit un projet qu'il signa et fit parvenir à la supérieure.

Fig. 1. Buste d'Alexandre-Charles Grigny (1815-1867), érigé à Arras peu après son décès. Il fut détruit au cours de la Première Guerre mondiale. Les Archives départementales du Pas-de-Calais ont bien voulu nous communiquer un exemplaire de la seule photographie qui en subsiste.

Discuté en conseil, ce projet fut jugé excellent, convenant au but recherché et à l'expression artistique désirée. La supérieure fit venir son auteur, lui demanda quelques adaptations. Ainsi remis sur le métier, l'ouvrage fut soumis à des hommes de l'art qui en louèrent l'élégance et l'originalité. Restait le coût de l'édifice proposé. Là, comme ailleurs, l'architecte-entrepreneur ne dépassa pas les possibilités du maître de l'ouvrage. Il pratiqua cette méthode tout au long de sa carrière, ce qui ne l'enrichit guère et provoqua la gêne matérielle de ses dernières années.

En 1842, la première pierre de la chapelle fut posée. Il forma une équipe d'ouvriers à laquelle il communiqua son enthousiasme.

En juin 1845, Grigny soumit ses plans au congrès de la Société française pour la conservation des monuments. Il en reçut la première médaille d'architecture pour la France. En 1847, pour marquer l'achèvement du sanctuaire, l'académie d'Arras lui attribua une médaille d'or.

Puis vint l'apothéose de l'inauguration. L'édifice était surmonté d'une flèche octogonale, taillée comme une pièce d'orfèvrerie, qui s'élevait à cinquante-sept mètres. D'innombrables détails sculptés provoquaient l'admiration, rendue plus forte encore par le coût total des travaux. Il ne dépassa pas deux cent mille francs.

Ainsi se termina cette belle histoire, semblable à l'un de ces contes moraux comme on les aimait alors, qui dut bien souvent servir d'exemple aux exhortations paternelles pour susciter l'amour du travail dans le cœur des galopins de l'époque.

Cette réussite d'un homme qui avait tout juste dépassé sa trentième année lui attira une clientèle nombreuse. Peu d'architectes ont produit autant que Grigny. En vingt-cinq ans, il construisit trente églises et six chapelles dans les styles roman et gothique. Il restaura cinq églises, éleva quatre clochers, édifia treize écoles, dix-sept châteaux, quatorze maisons particulières et six chapelles sépulcrales. On retrouva dans ses cartons quarante-deux projets d'églises, vingt-cinq d'oratoires et de chapelles funéraires et des dessins d'autels, de chaires.

Cet autodidacte – c'est là le point le plus extraordinaire de sa personnalité – aimait les difficultés techniques. Il construisit des flèches en briques sans arrêtes de pierre. La flèche de la Sainte-Chandelle d'Arras en pierre s'élève à cent soixante pieds de haut pour quinze de large au niveau du sol.

En parcourant la longue liste de ses œuvres, citons quelques noms: l'église du Saint-Cordon à Valenciennes, l'église des Ursulines d'Arras, dont le clocher reproduit en double grandeur celui de la Sainte-Chapelle de Paris, l'église Saint-Géry à Arras, la transformation de l'église Saint-Jacques de Douai, sans compter les nombreuses églises paroissiales construites dans les départements du Pas-de-Calais, du Nord, de la Somme et de l'Oise.

Grigny participa au concours de l'église catholique de Berne située près de l'Hôtel de Ville.

Cet artiste appréciait surtout la simplicité en un temps où l'on avait tendance à surcharger les lieux de culte. Les remarques qu'il écrivit à ce propos restent actuelles: *Par respect pour Dieu qui inspire les belles et grandes choses, n'imitez pas ce qui se passe à tort dans les églises de Paris, n'écrasez pas, n'encombrez pas de pots en porcelaine dorée d'un goût vulgaire, et contenant des fleurs naturelles ou fabriquées en papier ou en clinquant, ne masquez pas avec un amas de puérils objets votre admirable autel... car ni les fleurs, ni la verdure ne sauraient remplacer la pureté de dessin et l'élévation de pensée de cette belle conception de l'artiste...*

On a dit que Grigny était un disciple de Viollet-le-Duc. Sans doute sur le plan de la sensibilité artistique et de l'orientation architecturale. Mais ses rapports avec le grand homme furent exempts de sérénité.

Viollet-le-Duc se permit de critiquer, sur l'initiative d'un Monsieur Lardeur, les plans de l'église de Capécure, dont Grigny était l'auteur. Ce dernier répliqua par une brochure de la meilleure encre afin de prouver l'exactitude de ses calculs. Il décocha au passage cette amusante flèche: *Vous souvient-il, Monsieur le Président Lardeur, de nos vieilles légendes où l'esprit malin se mêle parfois de la construction des églises? Oui: eh bien! grâce à vous, l'église de Capécure aura aussi sa légende, et je vous promets, si je la bâtis, de vous y faire figurer en mettant votre pourtraiture dans quelque bas-relief ou à quelques gargouilles* [2].

LA RANÇON DU DÉSINTÉRESSEMENT

Alexandre Grigny mourut pauvre, car il chercha tout au long de sa carrière à ne jamais dépasser les possibilités souvent restreintes de ses clients. Dans sa «réponse», il évoque cette ligne de conduite: *...il m'avait été déclaré... que cette ville* (Boulogne) *ne pouvait consacrer à la construction de l'église de Capécure une somme de plus de cent vingt à cent trente mille francs, et j'ai combiné mon plan de manière à ne pas dépasser cette somme et à donner à mes nefs une grandeur convenable, sans sacrifiier la solidité de l'édifice au désir de construire une église de plus.*

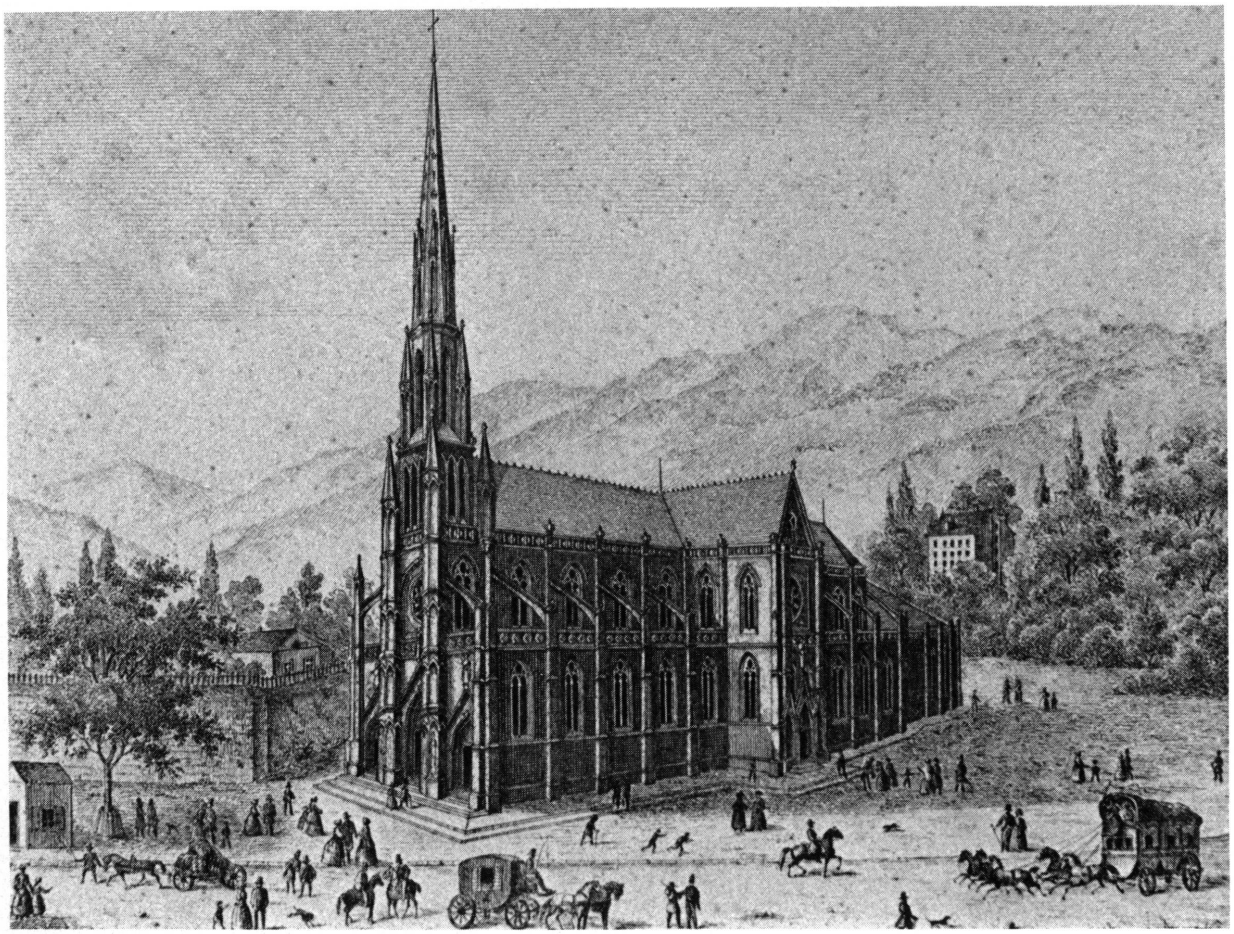

Fig. 2. Toutes les gravures publiées lors de la construction portent la flèche terminée. En 1864, une lettre de l'architecte indique qu'il entendait la construire, mais on ne sait exactement selon quel parti. On remarquera les nombreux éléments fantaisistes du paysage.

La santé d'Alexandre Grigny était très altérée lors de la visite que firent Napoléon III et l'Impératrice Eugénie à Arras le 26 août 1867. M. Paillard, préfet du Pas-de-Calais décrivit à l'empereur les mérites de l'un des fils les plus connus de la cité. Le préfet put ainsi donner au malade l'une des grandes joies de sa vie en lui remettant de la part de l'empereur la croix de la Légion d'honneur.

Il mourut le 14 novembre 1867, à l'âge de cinquante-deux ans.

Ses obsèques furent marquées par la présence des représentants des autorités religieuses et civiles, des membres de la commission départementale des monuments historiques dont il faisait partie et d'une foule nombreuse.

Peu après, une commission spéciale présidée par Mgr l'évêque d'Arras fut créée afin d'ériger un monument au grand architecte.

La première guerre mondiale le détruisit.

Nous remercions M. le directeur des Services d'archives du Pas-de-Calais de nous avoir communiqué la seule photographie qui en subsiste, ainsi que de précieux documents sur l'architecte de Notre-Dame de Genève.

NOTRE-DAME DE GENÈVE

Dans sa «Nomenclature des Edifices religieux... conçus et dirigés par M. Alexandre

Fig. 3. Vue intérieure. L'autel actuel est une maquette. Il remplace l'autel ancien dessiné par Grigny qui était placé au fond du chœur.

Grigny dans une période de vingt-cinq années» l'architecte déclare que Notre-Dame lui a donné *six ans de préoccupation*. Ce fut l'œuvre maîtresse de sa vie, par son ampleur et sa signification [3].

Cette église figure en tête de la Nomenclature. Non sans fierté il rapporte en note des *impressions d'hommes importants à la vue de ce monument: M. de Montalembert:* «Voilà enfin une église moderne vraiment gothique.» *Mgr Morlot:* «Ah! si nous avions cela à Sainte-Clotilde!». *M. Cousin:* «Quand une œuvre d'art est vraiment belle, tous sont d'accord.»

Chaque fois que Grigny mentionne Notre-Dame, il la qualifie de *Cathédrale de Genève* pour marquer l'importance qu'il lui attribue.

Il précise qu'il s'agit d'un *monument inspiré de l'architecture de la première période du XIIIe siècle* et qu'il fut l'auteur de son ameublement comprenant le maître-autel, l'autel de la Vierge, quatre autels latéraux, la grille du chœur, la table de communion, le tout en pierre. Il est permis de conclure qu'il dessina aussi la chaire et les stalles d'un style remarquable, la chaire étant l'une des plus belles de cette époque conservée en Europe.

L'ADOPTION DU PLAN

Trois plans furent soumis par M. Grigny. Le plan intermédiaire fut choisi et exécuté avec quelques variantes. Il fut devisé à 225 000 francs. Les frais furent beaucoup plus élevés en raison surtout de la hausse des matériaux et de la main-d'œuvre.

Un article de Pierre de Bovet, paru dans le *Courrier* du 25 décembre 1912, énumère les caractéristiques de cette œuvre remarquable: *Nous sommes en plein XIIIe siècle, le style pur par excellence qui éleva la Sainte-Chapelle et Notre-Dame de Paris... C'est la ligne svelte sans surcharge ornementale. Le transept est d'une belle ordonnance et d'une proportion harmonieuse... Cinq chapelles rayonnent autour du chœur et les deux dernières, par une disposition rare et des plus ingénieuses, s'ouvrent dans le transept en se substituant à l'un de ses angles. Cette disposition donne de l'ampleur au vaisseau en multipliant les effets de perspective. Le chœur est admirablement placé au centre du rayonnement des chapelles qui forment comme une couronne autour de l'autel* [4].

Plus que la Sainte-Chapelle, plus que Notre-Dame de Paris, notre église fait penser à la cathédrale d'Amiens, ce qui n'étonne pas en raison des origines de l'architecte. Ses piliers ont la même structure que ceux du grand sanctuaire picard.

Le *triforium*, ce passage situé entre les arcades de la nef et du chœur et les fenêtres supérieures, est supprimé. Son absence n'alourdit pas l'ensemble.

LE MOBILIER

Nous avons vu que Grigny dessina le mobilier de l'église. Le maître-autel, offert par les prêtres du canton, avait été sculpté par Gaud. D'une facture délicate, surmonté d'un élégant ciborium, il disparut lors de l'adaptation du chœur à la nouvelle liturgie, ainsi que la clôture qui l'entourait, formée de gracieux remplages.

Le grand Christ, la chaire – dont l'abat-son s'inspire de celui de la cathédrale Saint-Pierre – et les stalles furent sculptés en plein bois par un jeune artiste local, M. Jeunet, dont on admire la virtuosité.

M. l'abbé Dunoyer fit tailler les premiers chapiteaux qui entourent l'autel de la Vierge. Il est regrettable qu'ils n'aient pas servi de modèle lorsque les autres furent terminés plus récemment.

LES VITRAUX

Ils forment deux groupes bien marqués. Les premiers furent posés dans l'église en voie d'achèvement de 1857 à 1875; les autres, après le retour de l'église, en 1912, à la communauté catholique-romaine.

La chapelle de la Vierge et les chapelles voisines furent décorées par Claudius Lavergne (Lyon 1814-Paris 1887) qui eut son heure de gloire. Ceux des bas-côtés, qui représentent les saints patrons des donateurs et portent leurs armes pas encore complètement identifiées, sortent des ateliers Lobin à Tours et Martin à Avignon.

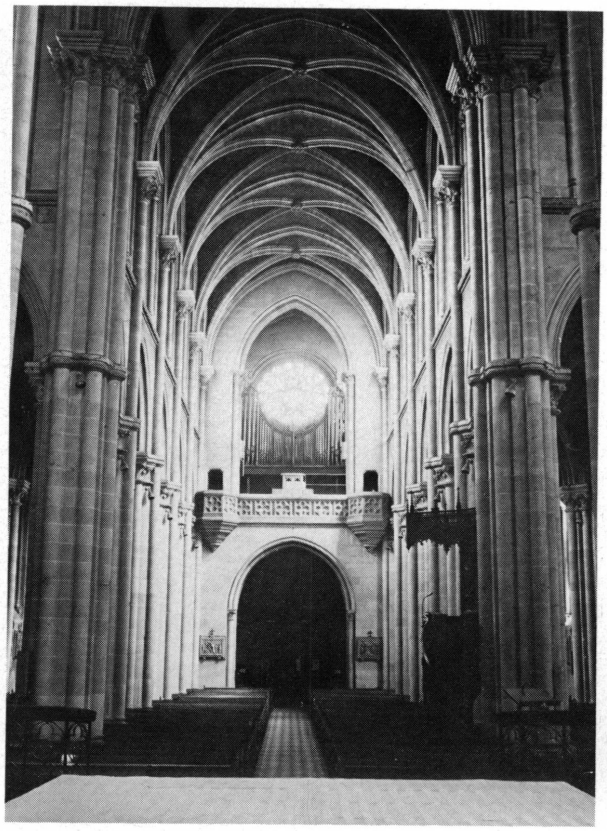

Fig. 4. Vue de la nef en direction de l'entrée principale.

Fig. 5. La chaire fut sculptée, ainsi que le grand Christ en croix et les stalles, par un artiste local, M. Jeunet. Son abat-son s'inspire de celui de la cathédrale Saint-Pierre.

Comme le remarquait un éminent spécialiste suisse, ils constituent la plus remarquable série de cette époque en Suisse et peut-être en Europe.

Ces vitraux, complétés par des œuvres d'artistes modernes dont Cingria et Maurice Denis, mériteraient une étude plus approfondie. Elle sera prochainement entreprise.

LE CLOCHER

Le clocher de Notre-Dame n'est pas terminé. Une brochure de 1909 demande si une âme généreuse ne ferait pas à l'édifice l'hommage d'une flèche 5. Nous espérons que cette âme généreuse donnera un autre cours à ses largesses, car il est impossible de compléter avec bonheur une œuvre sans connaître les intentions réelles de son auteur.

Et pourtant, toutes les gravures de l'époque destinées aux touristes portent la flèche terminée. Ces adjonctions expriment-elles les intentions de Grigny? Nous n'en savons rien.

Telle qu'elle est, la tour de Notre-Dame s'apparente aux clochers bas de plusieurs sanctuaires importants de la vallée du Rhône, dont Saint-Jean à Lyon et la cathédrale de Vienne, l'ancienne primatiale de Genève.

Et pourtant, en 1864, le problème de la flèche semblait en voie de solution. L'architecte écrivit alors au curé: *J'ai été bien heureux d'apprendre par votre bonne lettre que vous avez les ressources nécessaires pour continuer la flèche de l'église Notre-Dame de Genève, mais avant de vous livrer un travail tout à fait sérieux de l'achèvement de ce monument dont vous avez le droit d'être fier à tous les points de vue, je viens réclamer de votre obligeance les renseignements qui me sont indispensa-*

bles à cause du laps de temps qui s'est écoulé depuis l'interruption des travaux... [6].

L'architecte demandait des mesures précises afin de lui permettre de les reprendre, d'où il résulte que le couronnement projeté, en raison de la disposition des pierres d'attente, devait être octogonal.

Cette demande n'eut pas de suite en raison, sans doute, de difficultés de financement qui obligèrent d'affecter à d'autres buts les sommes disponibles.

LA CONSTRUCTION

La construction des fondations commença le 25 mars 1852, fête de l'Annonciation. C'est alors que l'on décida d'ajouter la travée du clocher supprimant ainsi le terre-plein prévu devant l'entrée principale.

La surveillance des travaux incomba à M. Gignoux, architecte de l'Etat. Grigny, au cours de nombreuses visites, suivit attentivement le déroulement de l'ouvrage.

La première pierre fut posée le 8 septembre 1852. Cinq ans plus tard, le gros œuvre était terminé. Le nouvel édifice fut solennellement béni le 4 octobre 1857 puis consacré le 8 septembre 1859 par Monseigneur Marilley, évêque de Lausanne et Genève.

LES CLASSEMENTS

L'église fut érigée basilique mineure le 5 décembre 1954 au cours d'une imposante cérémonie.

Deux événements, qui permirent la restauration actuellement en cours, eurent lieu plus récemment. En 1971, la basilique fut classée sur le plan fédéral sous l'impulsion de M. le professeur Alfred A. Schmid, président de la Commission fédérale des monuments historiques, comme rare exemple en Suisse d'un édifice gothique construit au XIXe siècle selon les techniques du XIIIe siècle.

L'arrêté cantonal de classement intervint le 20 octobre 1976. Il contient des appréciations sur *la valeur architecturale de l'édifice, témoin historique important de la vie religieuse et politique de Genève.*

L'œuvre d'Alexandre Grigny fut donc reconnue par les autorités fédérale et cantonale comme un apport de grande valeur au patrimoine historique et artistique suisse.

L'éloge le plus pertinent rendu aux mérites de l'édifice le fut par la haute personnalité citée plus haut. A quelqu'un qui lui disait que l'église était de style néo-gothique, elle répondit: *Il serait plus exact de dire qu'elle est l'une des dernières églises gothiques construites en Europe dans le style, dans l'esprit, avec les méthodes de travail et les techniques des bâtisseurs médiévaux...*

[1] A. DE CARDEVACQUE, *Dictionnaire biographique*, 1879, article «Grigny».

[2] ALEXANDRE GRIGNY, *Réponse de M. Grigny, architecte, à la brochure de M. Lardeur sur la construction d'une église à Capécure*, Boulogne, 1855.

[3] ALEXANDRE GRIGNY, *Nomenclature des édifices religieux, œuvres d'art et autres constructions conçus et dirigés par M. Alexandre Grigny, architecte, dans une période de vingt-cinq années*, Arras, 1866, (2e éd.).

[4] PIERRE DE BOVET, *A Notre-Dame de Genève*, dans: *Courrier de Genève*, 25 décembre 1912.

[5] *Quelques notes sur l'église de Notre-Dame dédiée à la jeunesse catholique*, Genève, 1909.

[6] Archives paroissiales.

Photographies nos 3, 4, 5: Ciric, Genève.